

Des c

pour mieux vi

Rencontre avec Anne Morelli, h

Quelle est votre définition de « migration » et, selon vous, quelles en sont les causes ou les raisons?

Migrer, pour moi c'est se déplacer. Le fil conducteur de toute migration est la recherche d'un mieux être et c'est aussi vrai pour les plantes, pour les animaux que pour les humains. Les plantes se déplacent vers des endroits susceptibles de leur fournir de meilleures conditions de développement, que ce soit la luminosité, l'humidité du sol... Pour les animaux, c'est la même chose; il y a des oiseaux qui hibernent dans des régions plus chaudes; on peut les comprendre! Pour les êtres humains, ils peuvent rechercher un mieux être économique, politique ou religieux. Au XVI^e siècle, par exemple, la moitié de la population d'Anvers, persécutée en tant que protestante, va migrer vers les Pays-Bas ou en Scandinavie pour un mieux être par rapport à ses convictions religieuses. Ce mieux être peut aussi être la simple survie qui motive les gens à se déplacer. Pensons au million trois cent mille Belges qui prennent leur baluchon et fuient à l'étranger durant la première guerre mondiale parce qu'ils ont peur

de l'avancée des troupes.

Qui doit s'adapter, le migrant ou l'habitant sur sa terre d'accueil?

La réponse à votre question est extrêmement complexe, une réponse implique l'idée qu'il y aurait des autochtones et des étrangers. Or, ce que j'ai voulu prouver dans mes ouvrages¹, c'est qu'il n'y pas d'autochtones. Nous sommes tous arrivés un jour ici. Les Rubanés, arrivés il y a ans, sont les premiers peuples sédentaires de nos régions. Ils venaient de l'actuelle Hongrie. Mais à ces gens-là se sont mélangés, par la suite, des gens qui venaient du Sud, de l'Est. Donc, toute notre histoire est une histoire de mélanges de populations, et à chaque étape de cette histoire il y a eu ces phénomènes que l'on décrit actuellement comme étant nouveaux : le refus de la nouveauté, l'étonnement devant les normes et les coutumes de l'autre. C'était vrai pour les Celtes et les Germains qui se rencontraient pour la première fois; c'était vrai aussi pour ceux qui « recevaient » les premiers Romains et c'était vrai également pour les Gallo-

Romains qui subissaient les invasions germaniques. Je crois que la réalisation d'études historiques sur les migrations a un but précis, voire politique : décrire les gens dans leur angoisse identitaire. Ils ont peur de perdre leur identité mais ce que l'histoire leur apprend, c'est qu'ils ne doivent pas avoir peur d'être métissés car ils sont déjà métissés. Ce que nous croyons être nos coutumes populaires bien ancrées, c'est déjà un mélange de multiples horizons. Par exemple « Tchanchès » à Liège, voilà le type même du personnage populaire liégeois « mon âme, mon cœur, mes racines, ma patrie, ma terre ». Selon les travaux du professeur HELIN de l'Université de Liège, Tchanchès a été créé au XIX^e siècle par un marionnettiste toscan du nom d'Alexandre CONTI!

Le langage bruxellois, par exemple, que l'on décrit comme étant l'âme et les tripes du peuple bruxellois, est un mélange intime de français, de flamand

mais aussi d'espagnol. Ce que nous croyons être notre culture populaire bien éternelle, n'est pas éternelle du tout, mais bien le résultat de mélanges de toutes les vagues de populations qui se sont croisées chez nous. Notre petit territoire a été longtemps un territoire de frontières floues, perméables sous de multiples influences étrangères. En région liégeoise, les influences germaniques sont évidentes, plus au Sud, la France a été omniprésente, et, en outre, il y a eu des périodes espagnole, autrichienne, hollandaise, française, etc. On pourrait multiplier les exemples à l'infini qui montrent que la question des autochtones et des nouveaux arrivés n'est pas du tout claire. Nous sommes tous arrivés un jour ici, certains il y a 7000 ans, d'autres il y a 1200 ans, 300 ans, 50 ans et d'autres il y a 6 mois. Notre culture est le fruit de tous ces mélanges. On ne mange plus les pâtes aujourd'hui comme du temps de nos grands-mères qui les mangeaient sucrées à la cassonade! Les gens ont fait des voyages, les Italiens se sont installés en Belgique. Donc la culture que l'on pense « autochtone » a énormément changé.

À partir de quand peut-on se sentir un autochtone?

C'est parfaitement subjectif; on peut croire que soi-même on est parfaitement intégré. Tant que l'on plaît aux gens, ils vous considèrent comme des leurs; à partir du moment où l'on ne plaît pas, ils vont trouver la différence. Je prends mon cas, mon père était venu avant guerre en Belgique et je suis née à Molenbeek, ici à Bruxelles; donc je pourrais me croire totalement intégrée. Suite à la parution de mon livre « *Les grands mythes de l'histoire de Belgique* »², de nombreuses caricatures sont parues dans la presse, des articles offensants disant « cette étrangère » vient se permettre d'attaquer l'histoire de nos ancêtres, de ridiculiser les fondements de notre histoire de Belgique. « *Cette étrangère, tout professeur à l'Université de ULB qu'elle soit, doit choisir, aimer la Belgique ou s'en aller et rentrer chez elle* ». Rentrer chez elle? Comme je suis née à Molenbeek et née d'une mère belge et d'un père arrivé avant guerre, je croyais que c'était ici chez moi.

Je crois qu'on peut avoir les mêmes réflexes vis-à-vis d'un juif dont la famille est établie ici depuis le XIX^e siècle ou de n'importe qui. Imaginez la déception pour ceux qui



Outils vivre ensemble

historienne et professeur à l'ULB

croyaient faire partie de la communauté! Les juifs allemands ont été dans cette situation, ils adoraient l'Allemagne, ils avaient fait la première guerre mondiale, ils étaient dévoués à l'Allemagne et fêrus de culture allemande, quel effondrement pour eux!

Faut-il accueillir tout le monde ou les aider chez eux?

Lors du colloque « Penser les migrations de demain vers l'Europe »³, la solution préconisée dans un premier temps était d'aider les pauvres à rester chez eux pour éviter les traumatismes pour eux et pour nous. Les spécialistes de la question estiment qu'en aidant les pays pauvres à améliorer leur niveau de vie, cela engendre plus d'émigration. Les gens extrêmement pauvres ne peuvent pas migrer, ceux qui peuvent accéder à un niveau de vie un peu supérieur, découvrent que nous vivons nettement mieux ici. Sans compter que nous leur faisons une catéchèse culturelle en leur envoyant nos beaux films et belles séries américaines. En débarquant ici, ils croient qu'ils arrivent à Beverly Hills! Cette volonté de partir est balancée évidemment par l'envie de rester là où ils sont nés, de rester avec les leurs, de prospérer dans leur milieu naturel. Les gens qui se décident à migrer, sauf quelques aventuriers, ont des motivations très fortes. La guerre, la misère, les persécutions les poussent à migrer à n'importe quel prix.

Outre vos ouvrages historiques qui permettent de mieux appréhender l'histoire des migrations, pourquoi vous êtes vous engagée dans la création d'outils pédagogiques?

J'ai été moi-même enseignante dans le secondaire pendant 20 ans, je connais donc bien le métier d'enseignant et je sais que l'on ne peut pas être spécialiste en littérature française, en orthographe, en histoire du Moyen Âge, etc. Je crois donc qu'il est légitime que les enseignants demandent qu'on leur prépare un certain nombre de matériaux utilisables en classe. Les questions de l'immigration et de l'histoire de l'immigration préoccupent les enseignants, mais ils ne savent pas toujours par quel bout les prendre. J'ai constamment eu la volonté d'élargir les horizons culturels et le souci de créer des outils pédagogiques concrets qui introduisent une dimension universelle de l'histoire.

Le coffre pédagogique intitulé « Migrer est naturel. Les plantes migrent, les animaux migrent, les hommes migrent »⁴ a pour objectif d'aider l'enseignant à aborder cette

thématique dans sa classe de façon ludique et décryptée. Déjà, ces coffres qui apparaissent comme des coffres à trésors amènent chez les élèves une vive curiosité. Le fait de découvrir les phénomènes naturels des migrations des plantes, des oiseaux, et ce à toutes les époques, va permettre de dédramatiser les questions liées à la migration des êtres humains.

On sort, par exemple, les foulards de la malle et on pose la question « comment va-t-on mettre ce foulard, comment va-t-on le nouer? ». On peut le nouer à la cow-boy, en diadème, on peut le mettre sous forme religieuse, etc. Donc on resitue la problématique dans un contexte plus large tout en voyant les habitudes des différents pays. Les photos de Brigitte BARDOT ou de la reine Fabiola avec un foulard sur la tête permettent aussi d'évoquer les problèmes d'une façon plus détendue.

L'approche de la migration des plantes permet d'attirer l'attention sur la variété de notre nourriture. L'analyse des étiquettes au Super Marché, par exemple, montre que les kiwis viennent de Nouvelle Zélande, les avocats d'Israël, les oranges du Maroc, les tomates de Hollande, les fraises d'Espagne, les bananes d'Équateur, etc. Que ferions-nous sans ces voyages organisés des fruits? C'est une façon de comprendre les migrations comme une richesse culturelle. Nos grands-parents mangeaient tout l'hiver des carottes, des poireaux, du chou, ils ne pouvaient pas imaginer manger des bananes. Ils recevaient une orange à la St-Nicolas.

Les coffres pédagogiques donnent aussi des exemples relatifs à la musique. Toutes les musiques du monde se croisent dans les Walkman des gosses d'aujourd'hui. Qu'est ce que la musique belge? Le jazz, c'est la musique des noirs américains. La musique qu'elle soit classique ou moderne est le résultat de migrations d'hommes, d'idées, d'instruments de musique.

Pour vous, quels seraient les objectifs pédagogiques à développer?

Les contacts sont de plus en plus nombreux avec les autres cultures; donc je crois qu'il faut plutôt préparer les jeunes à s'ouvrir à de nouvelles habitudes, de nouveaux éléments culturels plutôt que de les rabougir sur des éléments de notre tradition bien de chez nous. Autrement, il faudrait se dire « je ne mange pas de pâtes, de pizza parce que cela



vient d'Italie », « je ne mange pas de fruits exotiques », « je n'écoute pas la musique américaine », etc. Que deviendrait-on avec un retour à l'authenticité?

Je crois aussi qu'il faut sensibiliser les enfants à toujours chercher le point de vue de l'autre. « Pourquoi viennent-ils chez nous? », « Viennent-ils vraiment prendre notre travail? », « Ont-ils le choix? », « Ce travail voudrais-je le prendre? »⁵.

Il y a là toute une réflexion qui peut se faire avec des enfants même très jeunes en leur proposant la réflexion « moi, je pense que c'est ça, mais l'autre? ». C'est, d'ailleurs, toute la base de la lecture objective de l'histoire. Les croisades de Godefroy DE BOUILLON par exemple, ne doivent pas être analysées que de notre point de vue. Il faut aussi envisager le point de vue des juifs massacrés sur le passage des croisés, des Arabes et des chrétiens orientaux...

Les outils dont je vous ai parlé sont des outils pédagogiques pour un mieux vivre ensemble; donc pour moi cela fait partie de l'environnement au sens large.

Interview par
Marie-Françoise DUCARME

¹ « Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours », EVO, Histoire, 1992. Nouvelle édition sous presse. « Les émigrants belges », ECO, Histoire, 1998.

² « Les grands mythes de l'histoire de Belgique », EVO, Histoire, 1995.

³ Organisé à l'ULB en mars 2000.

⁴ Le coffre pédagogique (10-14 ans) est mis gratuitement à votre disposition au MRAX (voir p. 16 - 02/217 54 95).

⁵ Une exposition itinérante (à louer) et une brochure ont été réalisées par le MRAX sur le thème des préjugés réciproques « Les émigrants belges d'hier, un miroir pour aujourd'hui ».